

Xavier Bordes

Randonnée
dans les monts Fu Chuen

*Mieux que l'alouette
Je fais halte en plein ciel
Face au temple Song Gu*

Liu Haisu

*A la sixième lune, en ville,
la poussière, oppressante, envahit tout ;
Pourrai-je jamais me réfugier
dans mon tableau ?*

Wen Chengmin

C'était, ce sera... (Déjà s'empêtre ma mémoire, et patauge, dans la fange colante du temps !) par une aube d'automne — comme chaque fois, très tôt : dès que le ciel rougit la plaine, avec les éventails plus verts de l'arbre gingko dans ma fenêtre — ... l'appel muet : la décision qui,

poing empli par le nœud d'un cep de vigne jadis, au hasard d'une promenade, ramassé à l'instant où mes jambes (chose alors nouvelle) avouaient leur besoin d'un auxiliaire, puis façonné en une canne torse aux heures de désœuvrement,

m'aura mis en route pour une randonnée ultime vers les grands cailloux abrupts dont l'arête, le fameux « Dos du Cyprin doré », fendu le manteau végétal des pénombres à l'odeur de champignons, surplombe les vallons minuscules et brumeux, du fond desquels on la mesure du regard, si nette, si proche, si fermement capable de faire échec à l'insidieux détraquement du temps, cependant que pour l'atteindre il faut affronter les rires des paysannes qui descendent en portant sur l'épaule, comme un lot de fagots tordus, le lacs des chemins raboteux, ramifié ensuite en sentes humides qu'on voit, tel le lierre autour d'une branche, traversant et retraversant cent fois le torrent sur de minces passerelles de rondins abattus, jusqu'à l'orée de la forêt, plus près de l'azur déjà, d'où la pente franchement se redresse tandis que l'herbe se raréfie parmi les roches blanches entre lesquelles tarit la piste la plus obstinée,

puis,
selon l'itinéraire de mon souvenir,

survient l'escalade des pierriers, des terrasses rocailleuses, des arêtes secondaires étroites à parcourir, avant qu'en début d'après-midi l'on atteigne ces colosses de calcaire obliques nommés Long Mién, « Face

du Dragon», et Hou Ling, « Tertre du Tigre », au détour desquels est apparue soudain la porte rouge et or du temple de la déesse Hsi-Wang-mou, pointant ses toits multiples en piques de gondoles à quelques jets de pierre du plus haut, du plus escarpé des cent douze pics de la région, le Xin Chi, présentement dérobé à notre vue par la reposante stagnation d'une écharpe de vapeurs : celui dont le maître Huang Gong Wang écrit qu'*à seulement le contempler le corps se couvre d'une sueur de vertige.*

Parfois, au ras du col qui s'échancre entre deux autres pics moins élevés, dont les écailles schisteuses s'ornent des silhouettes tourmentées de plusieurs sapins-paons, en vol tendu passerait une formation serrée de grands oiseaux, de cette race d'échassiers gris et blancs, qui évoluent avec un fascinant mélange d'indépendance et d'harmonie. S'éloignant, ils lanceraient quelques raucous cris d'adieu, disparaîtraient au-dessus de la mer moutonnante et cyanosée du crépuscule, vers les îles bienheureuses de l'ouest : comme ils le faisaient déjà du temps de Li Long Mien, lorsqu'il peignit, au Pavillon des Trois Lunes, mois après mois son merveilleux *Voyage imaginaire dans la région du Xiaoxiang.*

Au temple, sur des couches de bois aux reliefs patinés par les membres humains depuis quelques siècles, assorties de vagues paillasses qui représentent l'essentiel de la frugale hospitalité offerte aux visiteurs, nous reposerons, dans le silence du vent qui miaule doucement en se glissant entre le bois de la fenêtre et les carrés de parchemin cloués pour remplacer deux ou trois vitres brisées par les tempêtes d'hiver.

Les moines, qui ne sont plus que trois dont un vieillard, nous ont offert le brouet qui constitue leur ordinaire, et dont la composition est, hormis le bol de boulettes de riz gris-brun qui l'accompagne, indéfinissable. Probablement des herbes et légumes tirés des quelques ares cultivés derrière le temple, à l'abri d'un haut mur coupe-vent : lorsque sera venu le moment de redescendre vers la vallée, nous laisserons une poignée de pièces sur la table, mais pour l'instant nous partageons le contenu de certaines des boîtes de conserve que nous avons emportées. Si l'on en juge au large sourire qui froisse en mille plis leurs masques d'ordinaire laqués de sérénité, leur seule forme de joie bruyante, les moines de Shuwen apprécient notre contribution à l'égal d'un plantureux festin.

La décoration et les dimensions de la salle, de la table, de tous les objets, laissent imaginer que le temple Shuwen dut être, en d'autres temps, riche et prospère. Le plus âgé des moines pourrait nous expliquer en hochant la tête avec résignation que lorsqu'il était lui-même entré au temple, à l'âge de quatorze ans, soixante personnes y vivaient encore en permanence, et ce n'était qu'un faible chiffre par rapport à celui d'époques plus fastes et plus reculées : une visite aux innombrables cellules vides confirmerait dès le lendemain cette information.

Ce n'était pas la désaffection religieuse ou l'idéologie maoïste qui avaient vidé les bâtiments, mais le fait plus prosaïque que deux des trois sources qui alimentaient en eau la communauté s'étaient tariées, apparemment pour toujours, et que peu à peu l'on avait renoncé à la tâche harassante de rapporter à dos d'homme, par le grand escalier sinueux et abrupt aménagé dans la roche, l'indispensable liquide depuis la Source des Fleurs de Pêcher, qui se trouvait à presque une demi-journée de marche, en contrebas, du côté opposé à celui par lequel nous étions venus.

Celle-ci bondissait dans un précipice et s'y incurvait en une splendide cascade appelée Ni-chang (« Robe d'arc-en-ciel », allusion à une vision nocturne chantée par l'empereur Hiuan-Tsong) qui s'écoulait, ou plutôt s'éroulait, en bouillonnant avec un grondement continu, deux cents mètres plus bas, dans le Pai T'ien-ma T'an, l'étang du blanc Cheval Céleste, à proximité duquel s'élève un autre temple, modeste celui-là, d'où s'amorce le grand escalier : l'un des chemins pour atteindre les cimes. Le blanc cheval en question est un nuage qui se condense régulièrement, vers dix heures du matin, au-dessus d'une falaise à l'est, où les courants humides ascendants venus de la plaine rencontrent le vent froid des hauteurs ; il a effectivement la forme étirée d'un cheval au galop tel qu'on en voit représenté sur les gravures anglaises et occupe de son reflet la majeure partie de l'étendue liquide, pourvu qu'on la contemple depuis certaine petite terrasse de bois attenante au sanctuaire.

Ce sera ma huitième visite au pic Xin Chi. Et ma huitième randonnée dans les monts Fu Chuen. La première remontait à trente-cinq ans en arrière, lorsque à l'occasion d'un voyage de travail (il s'agissait d'étudier pour le compte du gouvernement chinois, dans ces régions aux grosses villes industrialisées, l'hypothèse d'un tracé qui doublerait la ligne de chemin de fer côtière) j'avais fait la connaissance d'un étudiant chinois venu de Hangzhou, l'ancienne capitale des Song du sud. On me l'avait imposé à titre de traducteur, non sans quelques raisons, ma connaissance du chinois mandarin étant peu approfondie et celle du dialectal, nulle. Natif du Fu Chuen, le garçon était certes un « enseigneur », imbu de « la pensée Mao Ze Dong », chargé de me tenir à l'œil ; mais il était aussi fort cultivé, surtout en peinture classique, domaine de l'art chinois pour lequel j'éprouvais moi-même un fort intérêt : à l'époque, chez un jeune communiste rouge, plutôt enclin à la « révolution culturelle », ce respect du passé constituait une originalité supposant un certain courage. A cela s'ajoutaient quelques traits de caractère qui lui étaient particuliers : naïf, mais rapide d'esprit ; enjoué, mais se voulant flegmatique et impassible ; secret, mais au fond d'une franchise surprenante, il était de ces Asiatiques dont l'indifférence affichée, officielle, dissimulait une intelligence dévorée de curiosité à l'égard du monde européen, auquel ils rêvaient de confronter leur culture, leur société et leur philosophie.

Quand il feignait le mépris, c'était pour m'entendre argumenter : il était accessible à une certaine forme de raisonnement « cartésien », ce qui n'est pas le cas général dans son pays. Très vite, ma sympathie se renforça d'une véritable admiration pour sa profonde connaissance de Ni-Tsan, et de quelques autres peintres lettrés de la période Yuan, tels que Kouo Hi, Li T'ang, paysagistes de montagne, et surtout, surtout, Mou K'i, Wou Chen, et Huang Gong Wang, mes trois préférés, dont j'avais vu d'admirables rouleaux peints au musée du Palais de Taichung. « *Un jour, Taichung nous reviendra !* » s'exclama-t-il avec un emportement tout à fait inhabituel. Je lui fis observer avec quelques circonlocutions que le papier brûle facilement, et qu'il valait peut-être mieux, pour le moment du moins, que les trésors d'art ancien qui se trouvent à Formose demeurent hors de portée de ce que j'appelai pudiquement « l'emportement populaire ». Je considérai comme un signe de vive lucidité le fait que, sans approuver, il ne protesta pas, ni n'essaya de me servir le couplet habituel selon lequel nous serions « mal informés de la réalité chinoise en Occident, etc., etc. ». Dans son esprit, comme je pus le vérifier

des années plus tard, l'amour de l'art tenait implicitement en respect les réflexes doctrinaux.

Fatalement, au bout de quelques jours, la conversation avait fini par porter sur l'œuvre majeure du dernier cité, *Habitations dans les monts Fu Chuen*, peinte par Gong Wang à la fin de sa vie dans un style « en veines de dragon » conjoignant en un confondant équilibre rigueur et liberté, au point qu'à mon sens — opinion que je partageais avec beaucoup de connaisseurs, du reste — rien n'avait été fait de meilleur depuis ces années 1347-1350, durant lesquelles on raconte que le peintre avait jeté, en une seule nuit, toutes les bases de ce vaste rouleau d'environ trente centimètres de hauteur sur six mètres et demi de large, puis développé son œuvre trois années durant au gré de son humeur...

J'en parlais souvent, avec tant d'enthousiasme que mon interlocuteur, d'abord réservé, se détendit en peu de jours jusqu'à me proposer d'aller *constater sur place la vérité de la peinture* en laquelle durant un précédent séjour, également professionnel, à Formose, j'avais tant voyagé par l'imagination : revenant m'y perdre, ou m'y retrouver, chaque fois que je disposais d'un après-midi de liberté. La situation était singulière : lui ne connaissait le célèbre rouleau peint que par des photos, moi je l'avais vu de près ; moi je ne connaissais les monts Fu Chuen qu'à travers les photos et la peinture, lui avait vécu son enfance là-bas.

Shoutié Kian, ai-je dit son nom, m'aida fort efficacement à obtenir les indispensables autorisations : cela n'a pas été une mince affaire et sans lui je n'y serais sûrement pas parvenu ! Nous prîmes le train, et en route : c'était aux premiers jours de l'automne. Il était prévu qu'au terminus nous trouverions des vélos. Mon guide et (futur) ami Shoutié Kian, en habitué de la région, semblait avoir dans la tête une carte de tous les sentiers de la montagne, et s'offrit à m'emmener vers l'un des pics les plus spectaculaires, lequel se trouvait être le Xin Chi. Je lui faisais une confiance aveugle, persuadé qu'en vertu de ses goûts picturaux proches des miens il avait concocté un programme de nature à m'enchanter.

Je ne me trompais que sur un point : malgré une partie de trajet à travers une plaisante campagne, sur les vélos en question (ensuite confiés à un paysan vaguement parent de Kian), la marche d'approche qui suivit fut plutôt harassante ; quoique jeune alors, j'étais loin d'avoir l'entraînement de marcheur d'un Chinois, pour qui marcher est souvent le seul moyen de se déplacer. Nous avançons au long d'un étroit et capricieux sentier, parfois dissimulé par des herbages. Les épineux, en buissons touffus, empiétaient sur le chemin, ainsi que les plantes vivaces à feuilles coupantes, et leurs griffures traversaient nos vêtements. De surcroît, des insectes obstinés et zinzinants, qui me semblaient énormes, se délectaient de la peau tendre de mon visage d'Européen. L'humeur de Kian était au beau fixe : grâce à moi, il avait l'occasion de joindre l'utile à l'agréable, puisque sous un prétexte « professionnel », il avait pu revoir des membres de sa famille — le sens de la famille est ce qu'il y a de plus viscéral chez un Chinois — dont il était séparé depuis dix ans. Il me plaisantait sur mon grand nez (cible traditionnelle d'une quantité de plaisanteries chinoises à l'égard des Occidentaux et cible de prédilection également pour les moustiques locaux) qui allait doubler de volume, disait-il, ce qui ne manquerait pas d'impressionner fortement les bons moines de Wushen, temple où nous ferions notre première halte, lesquels n'avaient selon toute vraisemblance jamais vu un Français de leur vie.

A la longue, c'était agaçant. Je me contins néanmoins et, soucieux de me montrer endurant, fis aussi « bonne figure » que possible, d'autant que j'étais hors d'haleine, et hors d'état de répliquer à ses jeux de mots avec la connaissance limitée du chinois dont je disposais : j'avais bien entrepris de lui traduire l'expression « la moutarde commence à me monter au nez », laquelle correspondait merveilleusement à la situation, mais nous étions si loin de Dijon qu'au fil de mon explication la « moutarde », sur les pentes des monts Fu Chuen, m'apparut comme une denrée quasiment surréaliste et je traduisis finalement par « piment rouge ». En mandarin, le résultat, une sorte de proverbe de cinq syllabes, devait être si saugrenu que Kian répéta plusieurs fois les cinq syllabes, avec un plaisir enfantin. Ce fut le tremplin d'une quantité d'astuces nouvelles, dont je ne comprenais qu'une sur dix. Quand je le lui expliquai, il hochait la tête d'un air finaud : « Tu fais semblant que tu ne comprends rien pour garder la face ! C'est bien trouvé... » Jamais je n'ai réussi à le faire changer d'avis à ce propos.

Mieux valait que je ne sache pas alors ce qui m'attendait : quand, vers deux heures de l'après-midi, nous eûmes dépassé le village de Pengpi, le trajet que nous venions d'accomplir se révéla une partie de campagne à côté de l'escalade que nous avions devant nous : n'était mon souci constant de ne pas « perdre la face », ce qui eût ruiné l'estime (modérée) que mon guide m'accordait, j'eusse volontiers fait demi-tour. Nous avançons avec une lenteur pour laquelle le qualificatif de « désespérante » semblait avoir été inventé, et la seule chose que je notai avec satisfaction est que mon coéquipier lui aussi s'était mis à économiser son souffle, l'air plus frais à mesure de notre ascension raréfiait ses lazzis. A certains moments, en des passages ravinés et encore glissants d'humidité, nous fûmes obligés d'avancer à quatre pattes, nous retenant aux racines apparentes, aux souches, aux branches qui se présentaient. Enfin, à cinq heures, nous débouchions sur une terrasse que prolongeait un étroit vallon au fond duquel on entendait de loin ronfler un torrent. « La Source des Fleurs de Pêcher ! » chantonna mon compagnon.

Je ne répondis pas : je venais de remarquer, comme nous avions avancé et découvert un angle nouveau du paysage, un chemin qui me parut large comme un boulevard. Il menait visiblement vers la cascade. Lorsque nous y fûmes, un soupçon me prit que confirma une fugace lueur d'ironie dans les yeux de Kian : suivant des yeux l'orientation du sentier, derrière nous, j'avais en un éclair acquis la conviction — justifiée ultérieurement — que nous eussions fort bien pu l'emprunter pour venir de Pengpi à moindre fatigue ; d'autre part, un escalier vertigineux dont le début était dissimulé par une touffe d'arbres grimpaient verticalement dans la paroi, à gauche de la chute d'eau, et disparaissait au détour d'un entablement pour reparaître, minuscule, beaucoup plus loin et plus haut. Une seconde de vertige m'étourdit à la pensée que la suite de notre itinéraire passait probablement par là. Interprétant sans doute faussement mon regard, mon guide jeta brièvement : « Non ! Pas ce soir : il est trop tard. Nous coucherons à Wushen... » Et il me désigna un édifice que je n'avais pas remarqué, enfoui entre les cimes des arbres, et qui était manifestement notre but de la journée.

Sous un masque impassible, je crois avoir réussi à dissimuler mon intense soulagement. D'ailleurs Kian ne me prêtait plus attention, car un chien, en aboyant, était venu à notre rencontre, un de ces petits chiens chinois tout dodus à poil ras

qui font, paraît-il, un mets délicieux : il nous tourna autour et renifla tandis que quelques personnages en costume bleu se profilaient à la porte du temple. Du haut d'un escalier de bois qui s'y reflétait avec une symétrie parfaite, l'édifice dominait l'étang calme que déployait, en s'évasant et se pacifiant à mesure que ses ondes s'éloignaient du pied de la paroi montagnaise, la « jupe » au bruit de tonnerre, dont les mousselines, détournées par le vent d'est, s'envolaient entre les arbres, touffus et vert sombre, qu'elles mouillaient : j'observai que leurs feuilles, vernies par cette incessante rosée, scintillaient et s'agitaient comme ces bandes de papier d'argent qui habillent les épouvantails.

Kian parla, peu de temps, et un geste d'accueil nous répondit, si simple et universel que toute confirmation verbale, surtout dans le patois incompréhensible de ces habitants des Fu Chuen, bien éloigné du mandarin dont j'avais acquis quelque teinture, eût été superflue.

Ainsi passai-je, sur une litière végétale assez sommaire, mais à l'abri de la nuit fraîche, ma première nuit dans les monts Fu Chuen, après avoir mâchonné un substantiel casse-croûte tiré, avec des gestes de somnambule, de nos havresacs. Malgré une intense fatigue, je mis assez longtemps à m'endormir : il n'y avait pas de volets à la fenêtre de la pièce spartiate qui nous avait été allouée et une grosse lune s'entêta jusque vers minuit à en explorer les recoins, m'envoyant derechef un rayon au visage chaque fois que je croyais avoir suffisamment déplacé ma pailasse pour pouvoir enfin fermer l'œil. A cela s'ajoutait le vacarme de la cascade insomniaque, qui ne faiblissait pas, et qui devait dépasser en décibels le grondement de toutes les voitures du Paris nocturne.

Kian, lui, s'était enroulé dans sa couverture et endormi instantanément. Frais comme un gardon peint par Shu Ta, il me réveilla à cinq heures et demie tapantes, tapantes au sens propre : j'entends par là qu'un raffût plus fort encore que celui de la cascade, auquel j'avais fini inconsciemment par n'accorder plus la moindre attention, débusquait, rameutait tous les échos du voisinage, et allait ensuite les enfouir dans l'épaisseur des feuillus. Je sortis, et aperçus un jeune garçon, en robe safran et tondu, qui, armé d'un maillet de bois sculpté, à bras raccourcis tapait sur une grande lame, de bois également, suspendue au seuil du temple : cela résonnait à l'égal d'une cloche. Apparemment, le jour émergeait des brumes et c'était l'heure du réveil pour toute la « templee ».

Quelques minutes après le départ du moinillon cogneur, très certainement responsable d'autres tâches, dans la rumeur prolongée de l'écho, je m'attardai à observer le somptueux paysage des cimes rocheuses qui flottaient, pareilles aux silhouettes des Immortels taoïstes, sur le néant humide et coloré de l'altitude, tandis que deux groupes de sept ou huit oies sauvages, en des V impeccablement alignés, surgissaient des lumières chatoyantes en lesquelles s'enfonçaient les sapins, nous survolaient en caquetant et s'effaçaient aussi rapidement dans l'épaisse masse de blancheurs cotonneuses de la mer de brume, derrière moi, sur laquelle le plancher même et la rambarde en bois à laquelle j'étais accoudé paraissaient dériver, comme si je me tenais sur le pont d'une de ces barques massives et contournées des jours de festivités exceptionnelles.

Notre petit déjeuner se composa de thé, de riz, de poisson grillé sur un trépied de bronze au ventre plein de braises : un genre de poisson-chat débité en fines lames, dont nos hôtes tinrent absolument à nous voir manger. Ils apportèrent aussi

du lait de chèvre aigre et de petits œufs tachetés — mais je déclarai forfait, au risque de passer pour impoli : Kian expliqua que nous Occidentaux ne mangions pas comme les gens normaux. Nous fîmes durcir les œufs dans de l'eau bouillante, avant de repartir ; Kian emplît une gourde de lait de chèvre dont il paraissait apprécier particulièrement ce que j'appellerai, euphémiquement, l'odeur caractérisée. « C'est très bon pour... » — ici un mot fleuri que je ne compris pas, mais qu'il illustra d'un geste non équivoque en désignant ses couilles — et tandis que nous entamions, dans les embruns de la cascade des Fleurs de Pêcher, les premières marches de l'interminable escalier, tantôt taillées en plein roc, avec une rampe creusée en forme de rigole au flanc du rocher, tantôt maçonnées dans des blocs sommairement ajustés, avec une main-courante de fer ou seulement une grosse corde, à demi pourrie par endroits malgré la graisse de bœuf dont on l'avait anciennement enduite, et dont les lacunes étaient remplacées par des cannes de bambou minutieusement ligaturées, je finis par saisir qu'à ce lait étaient mêlées quelques gouttes de semence de bouc, lesquelles devaient contribuer à sa saveur ineffable. « Tu as tort de ne pas y avoir goûté, *mong bieux* [« mon vieux » étaient les seuls mots de français que Kian avait retenus de nos entretiens en « sabir » franco-anglais !], les moines d'ici seuls savent faire ce lait, dans toute la Chine ; tu as vu comme ils sont vigoureux, c'est à ça qu'ils le doivent, et ça, mieux que *ginseng* pour les jeux avec les dames, fortifie puissamment la *racine de jade* ! » (J'avais compris cette fois, mais on ne m'aurait fait boire de ce « jus » pour rien au monde !) Je grommelai : « Leur lait, à quoi il leur sert ? Pas une seule *dame* dans les environs... » Kian haussa les épaules d'une façon tout à fait européenne et esquissa, en citant je ne sais quel proverbe ou passage de poème, une réponse imagée et alambiquée d'où il me parut ressortir que, en cas de nécessité, on peut remplacer les pêches par des kakis et inversement : l'essentiel étant « d'économiser Tsing pour atteindre Tcheou ». Suivit un salmigondis (assez éloigné du marxisme dialectique !), où il était question de dragon, de tigre, de fleurs d'or, et d'enfant de cristal, tandis que Kian, tout en grim pant à mes côtés, avec une gesticulation qui me donnait envie de rire, désignait divers points du corps.

Pour finir, devant mon air ahuri, sans doute légèrement narquois, son visage relativement peu mobile se figea en une grimace de commisération désapprobatrice, et se renfrogna. Il passa devant brusquement et deux heures durant, lui guilleret, moi le corps endolori et plein de courbatures, tandis que la matinée se réchauffait et que je commençais à suer comme la monture de maître Kongfu-Tseu, nous grim pâmes sans plus échanger une parole.

De quart d'heure en quart d'heure, je faisais halte et m'asseyais un moment sur une marche pour contempler le paysage prodigieux auquel, montant avec application, je ne pouvais malheureusement pas faire face. Quand il ne m'entendait plus derrière lui, Kian s'arrêtait à l'endroit où il se trouvait, sans se retourner, et attendait docilement, placidement, comme un animal de trait attend le signal, que le bruit de mes pas et de ma respiration se rapproche à nouveau, puis comme s'il évaluait à l'oreille le nombre de marches qui nous séparaient, repartait juste avant que je ne l'aie rejoint.

La situation était si drôle qu'à la quatrième ou cinquième halte je me mis un instant à rire tout seul, assez haut. Cette fois, Kian se retourna, soit par curiosité,

pour identifier la cause de mon hilarité, soit par une vague inquiétude, pour vérifier que je ne me moquais pas de lui, ou pour évaluer si le soleil ne m'avait pas tapé sur la tête. J'en profitai pour demander combien il restait de marches à grimper. Il était dix heures du matin, nous étions en route depuis environ trois heures et demie. « Nous sommes à mi-chemin, nous devrions arriver, si nous ne traînons pas trop, vers treize heures. A peu près cinq mille six cents marches encore : en tout il y en a onze mille six cent soixante-six... »

Il ne put résister à sourire devant ma mine déconfite et se remit à monter de son pas tranquille et automatique. Il ne transpirait même pas ! Je fis un rapide calcul. Une marche devait faire douze centimètres de haut. Près de... voyons... cent quarante mille centimètres. Environ mille quatre cents mètres de dénivelé vertical ! Si l'on comptait quarante-cinq centimètres de profondeur par marche, la diagonale mesurait à peu près quarante-sept centimètres... L'escalier en gros comptait approximativement six kilomètres, profondeur des paliers comprise. En six heures, cela représentait une allure d'ascension d'un kilomètre à l'heure...

Pour m'occuper l'esprit, je refis les calculs plusieurs fois, finis par m'embrouiller tout à fait, et, comme nous arrivions à un belvédère, je bus une grande lampée au filet cristallin qui, à hauteur d'épaule, jaillissait d'un relief en une courbe rejoignant le vide : nous surplombions la vallée, et l'on voyait à l'horizon quelques toits tûlés, des hangars « modernes » de la banlieue de Fu Chuen, briller au soleil. Le rocher vertical, légèrement surplombant, déroba à la vue le temple Wushen, la Source des Fleurs de Pêcher et sa cascade que j'avais le sentiment d'avoir quittés depuis un temps indéfini. Tout en levant péniblement les genoux, je me remémorais diverses phases de la matinée : les changements du paysage avaient parfaitement recoupé mes peintures de prédilection : aubes ou crépuscules mouillés de Mou K'i, dans des ors et des bleutés nuageux, d'où les montagnes s'élèvent en accusant quelques bois noirs dans les creux de roche ; branchages et rotangs entremêlés dans le reflet disposé en couronne autour de quelque frissonnante lumière céleste, bercée sur l'étang comme une bouée de verre à l'attache. Étrange sentiment de la durée que celui auquel les milliers de marches à flanc de paroi tiède m'ont initié ce jour-là, grim pant le long de la démarcation entre le vide et le plein, n'ayant en face de moi que l'image, constamment décalée d'un degré et constamment la même, de dalles avachies, usées par des processions de fantômes aux chapeaux de paille côniques, nez épatés et yeux bridés, que me restituait mon imagination. Peut-être est-ce en Chine qu'il faut aller chercher le sentiment le plus quotidien, mais aussi le plus profond, de l'histoire.

L'escalier s'élargit et s'adoucit enfin, et nous arrivâmes en vue du sanctuaire Shuwen, le temple de Hsi-Wang-mou, logé au pied d'une aiguille vertigineuse, le fameux Xin Chi que prolongeait vers nous, sur la droite, le *dos du Cyprin*, une arête qui portait admirablement son nom, mais qui me faisait irrésistiblement penser à l'échine d'un stégosaure.

Le temple paraissait la version en rouge cinabre et parements dorés du pic qui le parachevait dans la distance, et, quoique ne dissimulant en rien son architecture artificielle, il s'intégrait au site avec tout ensemble une telle discrétion et une telle nécessité qu'on renonçait à l'effort d'imagination indispensable pour se représenter le paysage sans lui. Les brumes s'étaient depuis longtemps complètement dissipées sous le soleil de midi, et derrière ce premier plan admirable se profilait

une succession, pâissant à proportion de l'éloignement, d'autres pointes de roches aux formes fantastiques : formes qu'en voyant des peintures chinoises on met en doute, chez nous, les jugeant exagérées comme ces montagnes aiguës que dessinent les enfants, alors qu'elles sont le strict produit d'une observation scrupuleuse...

C'est que nos déformations imaginatives grossières, notre « expressionnisme », n'ont aucune parenté avec *la transformation* esthétique particulière que recherche un peintre de tradition chinoise tel que Wou Chen ou Huang Gong Wang. Cette dernière doit offrir une conjonction parfaite de soumission et de liberté, une impersonnalité tellement personnelle qu'on ne puisse discerner où finit la copie (de la nature ou d'une autre peinture) et où commence l'originalité. En même temps, dans cette œuvre dont rien n'est « esthétiquement aménagé » au sens où nous le concevons dans nos compositions de paysage à nous, transparent d'emblée et synthétiquement, pour l'amateur, une si puissante individualité qu'il est impossible de confondre Ni-Tsan et Wang Meng, Chao Mi et Wang Ding.

Niché parmi des blocs, au terme de l'escalier, et environné de pins et de sapins-paons, le corps de bâtiment que l'on apercevait semblait petit au cœur du décor grandiose ; cette erreur d'échelle se mesurait au temps qu'on mettait à s'en rapprocher, jusqu'à découvrir que l'ensemble était énorme, que ce que l'on avait pris pour des portes et des meurtrières de dimensions normales étaient en réalité de hautes fenêtres et des portes monumentales. Cinquante mètres avant d'y parvenir, l'impression s'inversait en effet ; à la hauteur de l'édifice s'ajoutaient les quelques volées de marches abruptes qui restaient à gravir, et l'ensemble contre le ciel indigo subjuguait l'arrivant sous un sentiment de sacré, d'éternité, qui achevait de lui couper les jambes...

Passé la dernière marche on ne franchissait pas, contrairement à ce qu'il semblait jusqu'au dernier moment, directement la porte du temple, mais une poterne de trois mètres environ à l'endroit du faite, avec des vantaux entrebâillés, de bois noir, massif, dont les sculptures avaient été retouchées et polies par les intempéries dans le sens du fantastique : elle ouvrait sur une cour carrée profonde d'environ vingt mètres, que l'on traversait entre des rangées de stèles sombres pour se trouver enfin devant la façade extérieure protégée d'un auvent cornu : là s'ouvrait la véritable entrée, tout aussi impressionnante que la précédente, différente cependant en ce qu'elle se composait de deux immenses vantaux de bronze, fermés ceux-là. Une porte de taille humaine, sans parvenir seulement à mi-hauteur du vantail dans lequel elle était découpée, béait comme une chatière dans celui de gauche entièrement sculpté de poissons-dragons et de licornes kilin en ronde bosse, gigantesques, de calligrammes et de nuages sinueux, au milieu desquels apparaissaient, de tailles conformes à leur importance, les « Dieux de la Grande Ourse », formant la cour de la Reine Mère de l'Ouest, la déesse Hsi-Wang-mou elle-même, assise sur un cerf, avec dans sa main gauche une pêche et dans la droite le champignon Lin-Chi. Tout autour des deux panneaux courait un bandeau décoratif d'environ quatre-vingts centimètres de large, formé de la combinaison des caractères Cheou, Hi, Ki, longévité, bonheur et chance, alternant avec le double Hsi. A droite, la même divinité (à ce que je crus) était représentée sur des nuages spiraloïdes, un peu plus petite, accompagnée d'un oiseau Fong et de chauves-souris et portant un panier *jou-i*, cette fois entourée de Huit Immortels tenant des présents.

Mon compagnon me détrompa : la personne de droite était Lan T'sai Ho, une Immortelle qui avait parfois accédé au rôle de divinité Yin à partir du seizième siècle, dans certaines régions. Et ce n'était pas un panier *jou-i* mais une corbeille de fleurs qu'elle tenait : comment pouvais-je faire d'aussi grossières confusions ?

Naturellement, je bredouillai de plates excuses, excipant de mon ignorance en matière de bouddhisme ch'an. A ce qu'il parut, je m'enfermais ! « Les représentations qui décorent ce temple ne sont pas bouddhistes, mais taoïstes ! Ô mes ancêtres ! » gémit Shoutié Kian avec une commisération accablée qui ne pouvait être que de la comédie.

J'ignorais alors que je n'avais pas tellement tort : le taoïsme et le ch'an ont déteint l'un sur l'autre, et la frontière, comme toujours en Chine, n'est pas clairement tranchée...

Je n'insistai plus et nous pénétrâmes par la porte ouverte dans l'obscurité fraîche. Il n'y avait personne. Nous ressortîmes par une autre petite porte, les yeux à peine habitués au noir. Elle donnait sur une seconde cour intérieure, à larges gradins en pente qui semblaient suivre les courbes de niveau, cernée de murs et de bâtiments. Au-delà d'une arche on devinait un jardin cultivé. En approchant, nous y découvrîmes plusieurs personnages, assis à l'ombre, avec auprès d'eux des outils anguleux et archaïques, éparpillés. Il faisait bon et l'air était parfumé.

S'ils furent surpris, rien n'en parut. Leurs visages polis et sans émotion se tournèrent vers nous. Comme d'habitude je ne compris rien à la conversation, assez cérémonieuse, mais visiblement on nous invitait à accepter un thé de bienvenue qu'un jeune moine remuait avec un bâtonnet dans une grande théière. Fourbu, je m'assis à l'ombre, contre le mur, là où on me l'indiquait, ôtai mon sac à dos. Et dans la paix de l'endroit, le chantonnement du chinois et le silence qui s'établissait, à peine eus-je goûté à ma tasse, mes paupières s'alourdirent irrésistiblement et je sombrai dans une sieste délicieuse, entrecoupée de rêves où des divinités en tuniques fluides aux étoiles volantes montaient et descendaient d'indescriptibles escaliers, parmi les troupeaux de daims blancs et de licornes mâchonnant des champignons.

En milieu d'après-midi, une rafale de vent glacial sur le visage me réveilla. Par sollicitude, Kian m'avait emballé dans une couverture : c'était sagesse, car sans cela je me serais certainement réveillé aussi raide qu'un morceau de bois. En me mettant debout, je grimaçai tout de même. Les moines à quelques mètres sarclaient leurs « salades » en silence. Ils ne me prêtèrent pas la moindre attention. Je ramassai mon sac et me mis en quête de Kian tout en dévorant une galette salée et des œufs durs.

Après avoir erré un bon moment d'une cour à l'autre, m'être heurté à quelques portes closes, je finis par le découvrir dans le coin d'une terrasse abritée qui faisait face au ravin Hua-Lian : sur une grande feuille raide de papier *xuan* il peignait à l'encre l'alignement des crêtes flottant sur la mer de brumes jusqu'à l'horizon. Les ombres violettes du soleil d'octobre déjà déclinant à cette heure détachaient les reliefs des pics avec une intensité hallucinante.

J'observai son long pinceau de poils de chèvre blancs, humecté jusqu'à mi-hauteur d'une encre qu'il recueillait de temps en temps dans un encrier plat, oblong, sur lequel il frottait un bâton d'encre orné d'un dragon en relief. Il tenait son pinceau d'une façon bizarre, par le haut du manche, et quoiqu'il le promenait sur

la feuille à main levée, sans point d'appui, la pointe ne tremblait pas et traçait lignes, épaisseurs, arrachements d'encre avec une précision fascinante. Parfois, de sa gourde, il rajoutait une goutte blanche qui formait un nuage à la surface noire de l'encrier : « Tu peins au lait de chèvre ? » ne pus-je me retenir de remarquer. « Cette mer ne semble-t-elle pas faite de lait ? » répondit-il après un silence durant lequel il avait, avec une sûre lenteur, fait surgir du papier une demi-douzaine de saillies rocheuses correspondant à ce que j'appris par la suite être le pic Linzi Chi.

Tout en continuant de peindre, Kian récita tranquillement :

*Au milieu de dix mille pieds de précipices-bleu-vert
et de dix mille ravins de nuages,
je quitte la maison avec ma canne de glycine
pour visiter le seigneur Linzi Chi.
La flûte de jade souffle et nulle part
on n'aperçoit d'êtres humains.
Brusquement, sur le fleuve, le vent d'automne
hulule longuement...*

Précisément à cet instant, d'un pinceau liquide il développait à travers le tableau, dans des endroits réservés, un gris pâle en forme de nuages emportés par le vent, dont l'impression venait conforter l'enchevêtrement de courbes obliques d'un groupe de pins que leur croissance dans une bourrasque presque continue avait définitivement déformés, et qui dénonçaient l'influence d'une force invisible alors même que présentement l'air n'était traversé que d'une brise plutôt légère. Shoutié ne manquait pas de talent.

La peinture, achevée dans l'heure, fut sèche aussitôt. Le peintre alors tira d'une poche une petite boîte ronde, rouge, qui contenait dans un compartiment un sceau cylindrique taillé dans une pierre veinée de blanc et de gris, et dans l'autre un minuscule bocal à couvercle doré rempli d'une pâte huileuse, d'un beau vermillon. Il y appliqua le sceau minutieusement comme une semelle dans de la boue, se recueillit un instant et l'apposa dans un endroit choisi de sa peinture, où apparut une empreinte rouge en caractères sigillaires, pour moi illisible, qui soudain, d'évidence, entra dans la composition, surmontée de trois caractères cursifs, à l'encre noire.

« Que dit ce sceau superbe ? » demandai-je sans vergogne. « *Kian cheng-pi t'chang cheou...* », répondit l'artiste en toute simplicité ; ce que l'on pourrait traduire : « Vie éternelle secret précieux de Kian. »

« Personne ne sait que je m'adonne à la peinture, précisa Kian, et tu n'en parleras à personne. » Je promis. Et je tins parole. Shoutié Kian m'offrit ultérieurement, lors de mon second séjour, cette peinture rehaussée d'un poème, calligraphié en haut à gauche, dans le ciel :

*Les monts Fu Chuen en automne
aigus comme un vol d'oies sauvages
volent sur la mer laiteuse vers l'occident.
Secret précieux que la rencontre d'un ami :
désormais nous marcherons ensemble
à travers ravins et montagnes
vers la Source des Fleurs de Pêcher.*

Il me fit remarquer qu'il avait ajouté, minuscules, sur un chemin en lacets, deux petites silhouettes parfaitement reconnaissables, dont l'une tenait une canne torquée et portait très nettement un sac à dos.

Nous fîmes l'ascension du Xin Chi, la première pour moi, le surlendemain, après avoir passé au coin du feu une journée pluvieuse et dormi deux nuits à Shuwen. J'avais tenu à ce que nous soyons encordés ; la roche n'était pas toujours très solide, et, quoiqu'il n'y eût pas véritablement de passages difficiles, on pouvait craindre un faux pas, une prise qui lâcherait : l'abîme en dessous était profond. La plateforme bombée du sommet, d'une surface d'environ dix mètres carrés, nous accueillit en fin de matinée. Les toits du temple étaient loin en dessous, noyés de vapeurs par instants, et l'ensemble du panorama en vue aérienne, avec les grands pics jaillissant de tous côtés d'une mer de brume épaissie par l'évaporation des pluies de la veille, avec des bouquets d'arbres fantomatiques dans les recoins les plus escarpés, me parut complètement irréel. Chaque fois que j'ai eu l'occasion de le revoir, l'impression est demeurée intacte.

En haut, le vent soufflait assez fort. Assis, nous mangeâmes, en regardant quelques papiers qui profitaient de la moindre inattention de notre part pour s'envoler à des distances vertigineuses. Kian ne put faire que deux ou trois petits croquis à la diable. Une grande feuille eut pris son essor comme un cerf-volant ! En place d'eau, il utilisa un peu de thé du thermos. Moi, je voulais des photos ; je lui proposai de cadrer un angle ou un autre, selon son goût, au télé-objectif de 150 mm : qu'il puisse ensuite en tirer parti tranquillement, en « atelier », pour des œuvres futures. Cela ne parut guère l'intéresser. Il me montra son front en expliquant qu'il préférerait photographier ce qu'il voyait avec son esprit. Au bout d'assez peu de temps, nous commençâmes d'avoir froid, et décidâmes d'entreprendre la redescente avant d'être engourdis, par la face sud, plus abritée. Nous nous retrouvâmes au pied du pic bien plus rapidement que je ne l'avais prévu. L'air, malgré sa fraîcheur, nous fit l'effet d'être presque tiède.

Comme il était tôt dans l'après-midi, Kian suggéra de parcourir le « Dos du Cyprin doré », puis de revenir au temple Shuwen par un sentier qu'il connaissait, longeant à flanc de montagne le ravin Hua-Lian, de manière à atteindre certaine « terrasse » naturelle d'où la contemplation du coucher du soleil ne manquait jamais de plonger le randonneur dans un ravissement extatique.

La promenade, y compris quelques traversées de brouillard, fut à la hauteur — c'est le cas de le dire — des promesses de mon guide. Quant au coucher du soleil automnal, un prodige ! Le soleil chinois déclinant ses rayons empourprés à travers les pics dominant le ravin m'évoqua les fameuses « branches d'or » du « rouge éventail » qui fermaient le célèbre sonnet de Hérédia ; mais les infinies nuances d'or, de bleu, de violet, de vert, de la lumière jouant avec les voiles capricieux des brouillards, changeant sans cesse de teintes au-dessus du pic Émeraude, excédaient les visions poétiques ou picturales les plus enfiévrées. Au sein de cette féerie, la Reine Mère d'Occident nous fût-elle apparue comme à l'empereur Wou, pour nous instruire, que cela eût paru naturel et logique.

Jusqu'au crépuscule, nous restâmes côte à côte, plus exactement l'un contre l'autre, au chaud dans un creux de rocher, hors de pensée, et peut-être ai-je ce

jour-là approché de l'*oubli assis* du Chuang Tzeu ! Kian me récita toutes sortes de poèmes mélancoliques où il était question de montagnes froides, de villes poussiéreuses quittées à jamais, d'oiseaux migrants qui repassent, de flûtes de jade, de cimes diaprées, et d'ermes immortels qui vivent sur de moelleux divans de nuages...

A chacune des randonnées qu'il m'arriva de faire ici par la suite, je renouvelai le pèlerinage à la terrasse Xi-lue. Lors de mon second voyage, nous découvrièmes qu'un petit pavillon tout neuf, en bois de sapin, y avait été sommairement construit et que l'effectif des moines avait un peu augmenté. Sur la route du temple Shuwen, en fin d'après-midi, nous entendîmes de loin que le vent avait forcé et sifflait sa symphonie étrange entre les cimes et les creux, en harmonie avec ses propres échos.

Peu à peu, l'harmonieux mugissement se fit plus distinct, il s'élevait manifestement d'une cour intérieure du temple, mais l'air, où flottaient mollement des bannières et des cerfs-volants attachés à des mâts festifs, était parfaitement calme. Shoutié Kian, s'il savait de quoi il s'agissait, m'en laissa la surprise : empruntant la série d'escaliers compliqués qui conduisaient vers la portion la plus reculée du bâtiment, celle, fusionnant avec la montagne, qui se prolongeait par une série de grottes aménagées et décorées de fresques archaïques — probablement le point de départ du sanctuaire —, je franchis la dernière poterne de la dernière enceinte de pierre et dans un espace carré, déjà plein d'ombre, clos de trois côtés par un mur, et du quatrième par une façade intégrée à la falaise, qu'éclairaient des lanternes de papier, je découvris une douzaine de moines inconnus, accroupis, en habits de cérémonie anciens, qui jouaient de l'orgue à bouche.

Ils nous tournaient le dos. La symphonie qui s'élevait, rauque, frissonnante, inspirait un sentiment mélangé de barbarie et de raffinement, comme si ces sons, à la manière de certaines musiques dites « contemporaines » en Europe, plongeaient dans un univers imaginaire plus viscéral, plus directement emprunté aux bruits naturels, aussi bien dans leur sensation auditive concrète que dans l'organisation des séquences sonores, qui s'imbriquaient les unes dans les autres en des glissements subtils puis revenaient, par séquences cycliques, ce qui m'expliquait pourquoi de loin j'avais pu penser qu'il s'agissait de la rumeur du vent : quiconque a écouté siffler le vent d'hiver aux multiples voix dans les tuiles d'un chalet de montagne, avec ses moments de silence, ses emportements qui enflent insidieusement et ses accalmies subites, conviendrait que le rapprochement entre la musique des orgues à bouche et la voix météorique s'imposait comme une évidence...

Je voulus me faire expliquer à quoi correspondait ce concert, si curieux que j'étais d'en savoir davantage, je ne me rendis pas compte que je me rendais coupable du péché d'*indiscrétion*. Kian, avec une réticence confinante à l'hostilité, qu'il ne m'expliqua ni alors, ni par la suite, déclara qu'il ne savait rien : dans la Chine moderne, la sienne, le « savoir religieux », sauf en quelques endroits reculés et « obscurantistes », comme ici, où les vieilles croyances avaient continué d'imprégner la mentalité populaire — tout en étant officiellement disparues —, n'était plus transmis, ou n'avait jamais existé. Ce qu'il en connaissait était lié au passé culturel essentiellement pictural, quant au reste... il n'existait point de dieux, évidemment, seulement des Sages. Il me montra un exemplaire des *Pensées* du Président Mao qu'il portait dans la poche.

Impossible de lui soutirer quoi que ce soit de plus : il ne m'offrit même pas d'interroger quelque vieux moine à ce propos. J'acquis pourtant la conviction qu'en réalité, dans la Chine « rouge », le passé était loin d'être effacé, qu'il était même prêt à surgir à la moindre occasion, ne serait-ce qu'à en juger par les « double Hsi » géants que j'avais pu voir à plusieurs reprises, encadrant le portrait du Président Mao dans les défilés officiels. Les mêmes que ceux qui contribuaient à la frise des portes du temple de Hsi-Wang-mou, maîtresse échevelée de la vie (et de la mort) : avec évidemment la même signification ! Le passé, l'histoire étaient visiblement présents partout dans le pays, et il ne fallait pas creuser beaucoup pour les retrouver.

Comme je n'avais aucun dessein d'enquête précise, je me résignai sans efforts à rester dans mon ignorance, me promettant seulement de lire plus attentivement à mon retour quelques ouvrages que je m'étais procurés, au cours des années, pour acquérir une *teinture* concernant les pays que mon métier m'amenait à visiter. Dans *La Pensée chinoise* de M. Granet, je devais, une fois rentré en France, découvrir avec satisfaction plusieurs phrases telles que celle-ci : « [En Chine] le sacré et le profane ne forment pas eux-mêmes deux genres tranchés. [...] La pensée chinoise s'intéresse non aux contraires, mais aux contrastes, aux alternances, aux corrélatifs, aux échanges hiérogamiques d'attributs. [...] Tong Tchoung Chou a conduit avec ses théories à concevoir l'histoire comme un aménagement du passé estimé efficace pour l'organisation du présent. »

« Et même du futur », eussé-je ajouté pour ma part. Me fondant sur le fait que ma dernière escalade du Xin Chi devait se dérouler exactement comme toutes les autres, compte tenu de la période de l'année, et de la vie, dans laquelle je me trouvais. A cette seule différence près qu'une route carrossable avait à présent remplacé l'ancien chemin terreux de Pengpi, et qu'elle conduisait jusqu'à l'étang de la Source des Fleurs de Pêcher, ou Shoutié Kian m'avait donné rendez-vous.

Et si jamais plus je ne devais réentendre un concert d'orgue à bouche, le vent se chargerait d'y suppléer, là-haut sur la terrasse Xi-lue, non loin des rochers Long Mién et Hou Ling, où l'on rencontre aux beaux jours une poignée de touristes environnés d'exclamations et de rires, venus eux aussi contempler les fastes du couchant sur les soixante-douze pics des monts Fu Chuen, et dormir au temple Shuwen, que les derniers moines ont vu repeindre à neuf et réaménager dans ses dépendances par décision des autorités de Fu Chuen, ville qui compte, aux dernières nouvelles, près de trois millions d'habitants.

La peinture de Shoutié Kian, avec sa mer de nuages, ses deux petits promeneurs et le pic Émeraude en lévitation, grand et net, menant la procession austère et solennelle des autres pics qui se perdent dans l'éloignement, a été fixée dans un cadre de soie ; elle est suspendue en face de mon bureau de travail (à côté d'une petite reproduction d'*Habitations dans les Monts Fu Chuen* que j'avais ramenée de Formose antérieurement) : dès que je lève les yeux, je me retrouve, comme ces voyageurs de l'Antiquité chevauchant un dauphin magique, sur le *Dos du Cyprin doré*, avec l'aileron du Xin Chi dressé sur ma gauche ; dans les fastes du couchant, je vois le vent courber les sapins-paons, jouer avec les vapeurs du ravin Hua-Lian, en soulevant la tunique traînante de Hsi-Wang-mou...

Le vent dont le concert fait le tour de la terre, en disséminant à travers l'espace les souvenirs invisibles des hommes, comme les feuilles périmées d'un carnet d'esquisses.